

La Mère associée à la ville dans la « triade classique » : *protection et manipulation*

Deux thèmes littéraires, auxquels est accordée une nouvelle ampleur, pourraient bien caractériser la Triade classique (*Thèbes*, *Eneas*, *Troie*) : d'une part, la ville dont la vision s'inscrit parfaitement dans le contexte fascinant de la renaissance urbaine du XII^e siècle et, d'autre part, le personnage féminin qui connaît, comme on le sait, selon le principe naissant d'individuation et grâce au sens ébauché de la fine amor, une importance qui ira en s'accroissant, et dont l'une des facettes, celle de mère en l'occurrence, s'impose spécialement à l'intérieur de ce corpus.

Le rapprochement que l'on peut établir entre ces deux thèmes – la ville et la mère – repose sans doute sur le rôle et les valeurs qui leur sont attribués, ressortissant à la trame mythique qui définit l'armature narrative de ces trois textes. En effet, au cœur du merveilleux mythologique et médiéval, on retrouve aisément le tableau primitif trifonctionnel tel que le définit G. Dumézil ; ce « vieux moule traditionnel », comme le dit J.-H. Grisward¹, des trois fonctions – juridique, guerrière, nourricière – reprend sa place dans le Roman Antique, en s'alignant sur le schéma médiéval des trois ordres – *oratores*, *bellatores*, *laboratores*. Cette trifonctionnalité « qui va de soi, qui est dans l'ordre des choses » selon la définition de Duby², apparaît manifestement dans la représentation de la ville, teintée des valeurs inhérentes à l'imaginaire médiéval, en tant que point de repère du pouvoir royal, en tant qu'objet de lutte ou de conquête, et refuge du héros, en tant que lieu de richesses ou d'approvisionnement. Et

1 — *Archéologie de l'épopée médiévale*, p. 325.

2 — *Les trois ordres ou l'imaginaire du féodalisme*, p. 13.

elle apparaît également dans la caractérisation de certains personnages féminins, notamment chez la mère, en tant que reine, en tant que support moral et affectif du guerrier, en tant que nourricière. Ces trois fonctions président l'arrière-texte, si l'on peut dire, de la destinée du héros du Roman Antique, et se recourent d'un thème à l'autre selon un entrecroisement analogique – la mère et la ville constituant deux points d'une jonction réciproque au centre de laquelle se trouve le héros. Car la ville est souvent le point de contact entre le destin du héros et la figure de la mère, et la mère relie le destin du héros à celui de la ville.

Ainsi s'établit une compatibilité thématique entre la *ville* et la mère de telle sorte que la trajectoire du héros est marquée non seulement par les exploits ou par l'amour, mais aussi par la présence « trifonctionnelle » de la ville d'une part, et de la figure maternelle d'autre part – qu'il s'agisse de la mère du héros ou de celle de l'héroïne.

Dans le *Roman de Thèbes*, dont l'univers épique et belliqueux ne semblerait a priori ne tenir compte que des hommes, le personnage de Jocaste inaugure sous cet angle le rôle tridimensionnel de la mère qui, en première instance relève de la première fonction. Jocaste, détentrice de la souveraineté, est en l'occurrence une reine veuve qui est le doublet d'une ville également veuve puisqu'elle n'a plus de roi : « *Lasse, dist ele, doulereuse ! / Or sui ge veuve sanz seignor, / [...] ne pourrai pas tenir ma terre.* (v. 256-262)³ ». Ainsi le sort de cette ville royale convertie en forteresse est-il lié au dénouement de l'antagonisme entre Polynice et Étéocle, ces deux frères ennemis par antonomase qui doivent à tour de rôle assumer la souveraineté de Thèbes. Si au cœur des préoccupations de Jocaste se trouve la souveraineté de Thèbes, elle agira cependant pour les besoins d'une double cause, à savoir la gloire de Thèbes – objet du conflit entre ses deux fils – et la sauvegarde de sa progéniture. La protection, cette valeur traditionnelle de la maternité, valeur principale dans l'ordre des choses, se définit donc par rapport au statut guerrier des fils de Jocaste. Si le vecteur de l'agissement de Jocaste c'est Thèbes - ville royale, motif de la guerre et de sa propre destruction –, Jocaste intervient au niveau des trois fonctions, royale/juridique, guerrière, et nourricière/productrice. La relation qui existe donc entre Jocaste et ses fils est une relation qui correspond à la fois à son statut de reine, et à celui de mère nourricière et protectrice

3 — *Le roman de Thèbes*, publié par Guy Raynaud de Lage, éd. Honoré Champion, 1968.

de deux vaillants guerriers. Des scènes significatives montrent bien comment s'alignent les différentes facettes du rôle de la mère sur la trifonctionnalité intrinsèque à l'expansion narrative du thème de la guerre. Le point de départ du conflit étant le partage temporel de la succession d'Œdipe fondé sur la conception médiévale du droit d'aînesse, c'est Étéocle qui régnera le premier. Cet arrangement ne pourra résoudre le problème puisque Étéocle ne cédera pas le trône à Polynice au terme de son exil. Jocaste, atteinte douloureusement – comme la ville de Thèbes livrée à la guerre – par la tragédie de ses fils animés par la haine, entreprend une démarche auprès d'Étéocle dans l'idée d'un partage équitable de la souveraineté et du royaume, dans l'espoir d'assurer la paix, non seulement au nom de Thèbes mais aussi pour le bien-être de ses deux fils.

Jocaste fu mere le roi,
son fils acole et tret vers soi.
Pour amor Deu merci li prie
qu'a son frere face partie. (v. 3819-3822)

Ayant réussi à convaincre son fils aîné d'accéder au partage plutôt que de convoiter le trône au risque de tout perdre, Jocaste prend la tête d'une ambassade auprès de Polynice pour lui demander d'accepter d'être le vassal d'Étéocle. Avisée autant que courageuse, elle se porte volontaire sachant qu'une ambassade accomplie en « son conduit » et rien que par des dames arrivera à bon port. Accompagnée de ses deux filles, Antigone et Ismène, c'est vêtue *coume dame de son parage* (v. 4104) que Jocaste assume une tâche virile en portant le message à Polynice dans le seul espoir d'obtenir la paix « *ainçois qu'en soit autre max fes* » (v. 4376). Reconnaisant qu'Étéocle ne règne que *par ombre d'un pou de droit*, Jocaste implore cependant la compréhension et l'indulgence des Grecs. Sa négociation conciliatrice sous-tendue par l'idée aléatoire du partage du royaume ne peut aboutir, et ses mots « *que chascuns eüst sa droiture/ice seroit senz et mesure* » (v. 4359-4360) n'ont aucune résonance chez les Argiens qui refusent de faire confiance à Étéocle. Jocaste assume en quelque sorte l'impuissance d'une mère devant tout faux problème : « *dit en ai/le meilleur conseil que j'en sai* » (v. 4374). Cette tentative désespérée de la part d'une reine insatisfaite et pacifique n'est animée en fait que par l'instinct de protection et l'amour maternel inconditionnel d'une mère déchirée par la haine qui sépare ses deux fils.

Une situation « épique » telle que le conseil tenu pour juger la trahison de Daire le Roux, qui met en relief la qualité de par-

jure d'Étéocle, est marquée par l'intervention habile de Jocaste. Celle-ci, prudente encore, prend part à l'analyse d'un problème délicat de loyauté et de justice féodales en se portant garante de la promesse de Salemandre, la fille de Daire qui, dit-elle, est disposée à donner son amour à Étéocle – « *Filz, car me croi, s'en fai t'espouse* » (v. 8039). Cette intention manifestement féminine et maternelle contribue à placer ce tableau dans un monde romanesque ; et l'auteur, pour expliquer l'action de Jocaste qui réussit à charmer son fils et que l'on risquerait de qualifier d'entremetteuse, insiste sur le geste humanitaire de la reine : *mout ert bone dame Jocaste/et bonne aumosniere et bien chaste* (v. 8067-8068). En fait, Jocaste, redoutant de fâcheuses conséquences chez un fils qui s'est attiré trop d'ennemis, veillant à sa sauvegarde au-delà de la lutte permanente, cherche, en mère perspicace, et en bonne politique, à adoucir l'attitude d'Étéocle en touchant sa corde sensible. Elle y arrive, puisque l'épisode aboutit à une scène « d'amors et de chevalerie » qui fait que l'attitude d'Étéocle n'est plus tenue *a vilannie mais a cortoisie* (v. 8111-8114). Dans ce cas, l'intervention de Jocaste a réussi doublement en favorisant ses deux fils : elle empêche que le blâme ne retombe sur Étéocle, et elle consolide l'alliance de Daire et de Polynice. Il s'agit bien d'une manipulation, certes, vouée en dernière analyse à la protection maternelle de la part d'une mère qui, habile conseillère et tiraillée par l'amour qu'elle porte à deux fils ennemis, n'a qu'un seul but : leur réconciliation.

Son souci raisonnable de préserver la paix, son indulgence toute maternelle font figurer chez Jocaste deux visages de la femme, reine et mère, située au centre d'un dilemme qui occupe le premier plan du roman. Même si chez la Jocaste du *Roman de Thèbes* se dissipe le souvenir du péché de l'inceste, il n'en reste pas moins qu'elle demeure un personnage ambigu et énigmatique, dont l'originalité est indéniable. Déchirée au début du roman par les projets d'infanticide de Laius – « *n'omicide comment seré/de mon enfant que je porté ?* » (v. 61-62) –, ayant pris plus tard son fils pour époux – *ta mere sui si m'as a tort* (v. 528) –, devenue à son insu l'agent d'un déséquilibre qui avait déclenché la guerre fratricide, Jocaste tente infatigablement et vainement, dans le texte médiéval, de rétablir l'équilibre par le biais d'un pouvoir maternel émanant de la maternité illégitime. Car, ayant conçu malgré elle pour le mal et la guerre, sa fécondité est pervertie ; cette perversion de la troisième fonction se répercute sur le sort de Thèbes, ville royale vouée à devenir *terre gaste* et sur celui de sa progéniture poursuivie par la malédiction. C'est d'ailleurs ce rôle

ambigu prêté à la féminité en la figure mythique de Jocaste, « aux deux visages qui hantent les consciences, l'un favorable, l'autre redouté », qui, selon D. Poirion, contribue à faire du *Roman de Thèbes* « déjà un roman au sens moderne du genre »⁴.

Dans *Eneas*, l'arrière-texte maternel apparaît sous le jour de la complémentarité dans le sens où il ne s'agit plus du rapport mère/fils mais mère/fille, ceci à travers le personnage de la reine de Laurente, femme du vieux roi Latinus et mère de Lavine, la future épouse du héros. Or, le profil de ce personnage s'inscrit également de façon complémentaire sur celui de la ville de Laurente qui constitue l'étape définitive de la trajectoire du héros. En effet, Enéas qui, lors de son arrivée à Laurente, offrira au roi Latinus *corone, mantel, esceptre, anel, cope, et chiers esmalz* (v. 3135-3140)⁵, annonce symboliquement l'accomplissement de son propre destin. Ces présents, emblèmes de la souveraineté et de la richesse, complètent fonctionnellement le destin d'un héros guerrier par excellence qui devra vaincre un dernier obstacle en la personne de la « reine de Laurente » qui se fera elle-même l'agent de la dernière guerre d'Enéas.

La ville de Laurente, décor de l'amour qui unira Enéas et Lavine, est surtout le point de départ de la prestigieuse descendance qui naîtra de leur union. La valorisation de la troisième fonction se fait manifestement sous le jour de l'amour né dans cette ville, auquel la reine des lieux s'opposera résolument. Elle agit en conséquence, désireuse de faire de Turnus, à qui elle fit la promesse du don de sa fille, l'héritier du royaume de Laurente. L'amour et la succession du trône de Laurente se trouvent donc thématiquement conditionnés par la posture de la reine qui, forte de son double statut, souveraine et mère, mènera une action énergique pour arriver à ses fins. C'est en intervenant auprès de Turnus pour lui exposer ses craintes qu'elle se fait détonatrice de la rivalité sanglante entre Turnus et Enéas, une rivalité amoureuse qui convertit Laurente en ville guerrière.

Ainsi la reine de Laurente se trouve-t-elle personnellement concernée par les trois fonctions qui, par contrecoup, vont caractériser la ville de Laurente. Le nom traditionnel d'*Amata* étant omis par l'auteur médiéval, ce personnage féminin particulièrement mis en relief par le texte du XII^e incarne d'autant plus significativement le rôle de mère manipulatrice, et celui de future

4 — *Résurgences*, PUF, 1986, p. 65.

5 — *Eneas, roman du XII^e siècle*, édité par J. J. Salverda de Grave, Champion, Paris, 1983-1985.

belle-mère malgré elle. C'est dans ce sens que la progression thématique de la deuxième partie de ce roman apparaît liée au statut bien défini de la reine de Laurente qui, reine, épouse et mère, agit en commun dénominateur au niveau des trois fonctions. Dans un premier temps elle intervient en épouse volontaire auprès d'un vieux mari qu'est le roi Latinus pour le dissuader de considérer les aspirations d'Enéas à l'égard de Lavine. Ainsi la reine, *dolante et corréçose*, s'emporte-t-elle, « *nel te penser !* » (v. 3288), contre son époux qui, s'en tenant désormais aux décisions des dieux, *molt desirrot an son corage/del Troïen lo mariage* (v. 3279-3280). Se sentant trahie par son mari, irritée par son échec, c'est alors en instigatrice qu'elle interviendra, par le biais secret d'un messenger, auprès de Turnus : elle l'incite vivement à déclarer à Enéas une guerre telle *que fors lo mete de sa terre* (v. 3398), une guerre dans laquelle elle s'engage en alliée de Turnus. Et animée par son hostilité féroce envers Enéas, la reine intervient finalement auprès de sa fille en la considérant d'emblée comme la future épouse de Turnus. C'est d'abord en initiatrice qu'elle parle : elle prévient sa fille contre les signes divers de la passion, lui dépeint les affres de l'amour qui mêlent plaisir et douleur, tout en cherchant à orienter ce sentiment, que Lavine ne connaît pas encore, vers la personne de Turnus : « *Turnus est proz, sel doit amer* » ; « *Turnus t'aimme, se te velt prendre ; /vers lui doit tu d'amor antandre. /Aimme lou, fille !* » (v. 7887 ; v. 7951-7853). Le caractère volontariste de la mère de Lavine transparaît au travers de son argumentation qui envisage l'amour comme un fruit de la volonté : le verbe « doit » scande expressément la leçon qu'elle donne à sa fille. Or, cet enseignement théorique, minutieusement détaillé, ne trouvera point son application sur Turnus mais sur Enéas dont Lavine, dès la première rencontre, tombera éperdument amoureuse – malgré l'avertissement menaçant de sa mère : « *Lui ne doit tu de rien amer* » (v. 7871).

C'est ainsi que l'élément romanesque par excellence, c'est-à-dire l'amour, a fait basculer la supériorité maternelle dans une troisième erreur. Dans ce sens, les paroles maternelles initiatrices prodiguées au long de deux entretiens entre mère et fille, destinées à l'endoctrinement de la part d'une mère manipulatrice, ont contribué à la maturation de la fille. « *Comance, asez an savras puis* » (v. 7899), avait dit la reine à Lavine pour l'engager dans la découverte de l'amour ; ce conseil, dicté à une « meschine » ignorante par la voix de l'expérience, est bien mis en pratique mais à l'opposé des directives tracées par la pédagogie amoureuse de la reine. C'est elle-même, d'ailleurs, qui déchiffrera l'aveu

de sa fille : « *Tu me diz « E » puis « ne » et « as » ; / ces letres sonent « Eneas »*. (v. 8559-8560) ; la reine, en rassemblant les syllabes qui composent le nom de celui qu'elle maudit, articule une double réponse : un *oui* à l'amour et un *non* à la mère. En somme, la reine se heurte à un échec fracassant : si la leçon maternelle sur l'amour a abouti, ce n'est que pour avoir permis à Lavine d'en reconnaître les signes à l'instant où elle posa son regard sur Enéas. La fille, en enfreignant involontairement les ordres de la mère, a mis en échec toute une entreprise fondée sur l'idée du mariage avec Turnus, un mariage conçu comme une affaire politique réglée sur l'endogamie. La supériorité maternelle de la reine de Laurente s'ébranle, en même temps que son pouvoir souverain de décision. Comprenant que l'éducation qu'elle a dispensée à sa fille s'est retournée contre elle, elle cherche à ruiner la conviction nouvelle et autonome de sa fille, autant que le crédit d'Enéas : sa réaction contre l'amour de Lavine pour cet *homme d'étrange terre* n'est qu'une contre-attaque fondée sur la calomnie. Or, ses menaces et ses invectives contre Enéas, ce Troyen *traïtor et sodomite* (v. 8583), constituent une lutte verbale, non seulement contre l'exogamie, appréhendée comme une transgression de l'ordre sexuel et de l'ordre moral, mais aussi contre la distance même entre mère et fille que Lavine semble bien revendiquer au nom de son amour pour l'ennemi de la reine – « *Nenil, dame, gel vos plevis* » (v. 8552). Ce renoncement aux impositions d'une mère calculatrice annonce le mariage entre Lavine et Enéas, conséquence logique du désir réciproque, illustration de l'incapacité d'un point de vue maternel excessivement orienté vers la fonction protectrice, manipulée à des fins personnelles et politiques. Inscrite simultanément dans les trois fonctions primordiales, la figure maternelle de la reine de Laurente, dans le *Roman d'Enéas*, est marquée par son impuissance devant une force thématiquement nouvelle, celle de l'amour, qui la dépasse, et qui se trouve symétriquement incarnée dans l'arrière-texte par une autre mère, la *mere Eneas*, la dame et déesse Vénus.

Dans le *Roman de Troie*, la figure maternelle la plus représentative se trouve chez Hécube qui se situe dans le prolongement de Jocaste et de la mère de Lavine. En effet, cette reine célèbre apparaît dans le texte médiéval comme une convergence des caractéristiques maternelles rencontrées chez Jocaste et la reine de Laurente. Non seulement elle entretient également un rapport étroit avec les fonctions impliquées symboliquement par la ville, en l'occurrence Troie, cette cité souveraine, guerrière et

luxueuse, mais elle s'érige en championne des vertus maternelles tout en faisant montre de son pouvoir de manipulation.

La progression thématique du *Roman de Troie* montre comment le destin de Troie et d'Hécube est lié à la trajectoire des héros, ses fils qui sont les défenseurs d'Ilion, point culminant de la ville de Troie. L'importance extraordinaire de cette ville, *que jusqu'as nues ateinsist* (v. 3059)⁶, correspond à l'ampleur du personnage d'Hécube présent tout au long du roman. En effet, Troie et Hécube s'alignent sur les mêmes coordonnées, celles du refuge et de l'hospitalité, celles de la défense et de la protection, formant à elles deux un point de repère essentiel. Toutes deux constituent le point-clé d'un va-et-vient : celui du héros qui descend combattre dans la plaine et rentre après la bataille au refuge que représentent ensemble Troie et le sein maternel. Tandis que l'une est l'archétype de la ville assiégée, l'autre est l'incarnation de la mère martyrisée par la crainte et par l'attente. Faisant partie du peuple assiégé et inquiet, Hécube est surtout une mère anxieuse qui, vouée à la gloire de sa lignée, est poursuivie par la mort et le deuil. Mais il ne s'agit pas d'un personnage passif ; au contraire, les initiatives d'Hécube, en tant que reine, épouse et mère, ont une répercussion déterminante sur le destin de la ville et sur les actions des fils de Priam. Son portrait physique révèle une part de virilité – *De cors semblot home a bien près* (v. 5514) – qui caractérise son attitude face au déroulement de l'histoire de Troie. L'on voit d'ailleurs comment son rôle s'inscrit sur une voie parallèle à celui de son époux Priam qui, en roi et défenseur de Troie, ordonne et dirige les exploits de ses fils. Ainsi la première démarche d'Hécube se réalise-t-elle sous le jour d'une négociation qu'elle entreprend auprès d'Achille, et par rapport à sa fille Polyxène : en échange de sa main, cet ennemi de Troie promet alors de renoncer à combattre et de convaincre les Grecs de lever le siège. L'entremise d'Hécube, qui aboutit auprès de Priam qui accepte de faire confiance à Achille – du moins momentanément puisque le cours des événements renversera cette situation –, montre déjà son pouvoir de conviction.

Mais c'est particulièrement par rapport à la part masculine de sa progéniture que le profil maternel d'Hécube se définit. En agissant directement sur ses fils elle guide leurs actions vers la gloire, pour les besoins d'une cause commune – la défense de Troie – et d'une cause toute personnelle : le chagrin terrible qui

6 — *Le Roman de troie*, par Benoît de Sainte-Maure, publié d'après tous les manuscrits connus par L. Constans, Firmin Didot, Paris, 1904-12.

l'accable lorsque l'un de ses fils ne revient pas de la bataille. La mort de son fils aîné Hector, qu'elle avait supplié de ne pas aller au combat, cause un vide irréparable dans l'armée troyenne et dans le cœur d'Hécube qui vient de perdre son support principal, comme elle le déclare en se lamentant sur le corps d'Hector : « *Toz li miens joîs est or feniz : /Perdue ai ma defension. / N'aveie amor se a tei non* ». (v. 16428-16430). Or, le seul remède qui peut alléger la souffrance de cette mère à laquelle *rien ne il puet confort doner* (v. 21842) se trouve dans la vengeance. Mère de vaillants guerriers, Hécube met la vengeance au service de sa fonction protectrice, par le biais de l'un de ses fils dont elle parvient à conditionner la trajectoire. Usant de son pouvoir de persuasion, elle organise pour venger la mort de Troïlus un guet-apens à l'encontre d'Achille qu'elle veut faire tuer par Pâris. Ce dernier, qui connaît la dimension du chagrin de sa mère – « *Ha ! Ecuba, mere chaitive, /Com grant haschiee vos atent !* » (v. 18728-18729) –, accède, par esprit d'obéissance, aux désirs vindicatifs de sa mère ; c'est lui qui, à contrecœur, tendra le piège fatal à Achille :

« N'os desdire vostre plaisir.
 Bien sai que vos dei obeir,
 mais ci a mout grant mespreison :
 Puis qu'uevre torne a traison,
 S'i a honte qui la fait. » (v. 21945-21949)

C'est ainsi que dans la douleur de son deuil, cette mère « chaitive » qui s'interroge sans cesse sur le sens de sa souffrance – « *Fu mais mere, que ço sofrist ?* » (v. 21719) – n'hésite pas, en instigatrice du crime, à exposer l'un de ses fils à un combat singulier, à le contraindre à agir contre son gré en lui faisant commettre un acte de trahison. Pâris n'accomplit cette mission que pour satisfaire les exigences de sa mère, tel qu'il l'avoue à Achille avant de le frapper mortellement : « *Par le commandement ma mere/les venferai de vostre cors* ». (v. 22292-22293). Cette action indirecte par rapport au plan guerrier, motivée par la perte de l'un de ses enfants, place Hécube au cœur du conflit, comme la mère de Lavine, en tant qu'agent belliqueux d'une part, et d'autre part à l'instar de Jocaste, mue comme elle par la nécessité impérieuse de sauver sa progéniture. La mort d'Hécube, lapidée par les Grecs, illustre, sous le jour d'une folie réelle ou feinte, le prolongement sans limites de sa souffrance morale, la valeur universelle du drame de la mère qui ne peut accepter la mort de son enfant.

C'est cette exploitation de la valeur humaine universalisant le drame de la mère qui fait de la représentation d'Hécube dans le *Roman de Troie* le pendant des deux romans antérieurs. Les caractéristiques de la figure maternelle, protection et manipulation adjoignant féminité et virilité, se retrouvent chez le personnage d'Hécube qui incarne davantage la valeur symbolique de la mère en tant qu'archétype, dans la mesure où elle présente les deux aspects révélés par l'analyse moderne⁷, l'un constructif, l'autre destructeur, à partir de la domination inconsciente qu'elle exerce.

Ainsi l'importance prise par la femme dans la Triade Classique a-t-elle précisément mis l'accent sur la présence et sur le profil de la mère dont le rôle s'avère déterminant sur le comportement et les actions des héros. Dans cette mesure, ces premiers romans, mère eux-mêmes du genre littéraire le plus goûté de tous les temps, constituent l'ébauche d'un lieu de convergence des différentes facettes maternelles maintes fois traitées et exploitées par l'écriture littéraire. En outre, la maternité, considérée au Moyen Âge comme vertu majeure de la féminité, s'intègre, à travers cette triade, dans la formule mythique trifonctionnelle selon un emboîtement d'éléments qui présente une image synthétisante de la mère et de la ville. La maternité, sous ce jour, apparaît valorisée dans ces textes qui, inspirés du fonds culturel de l'Antiquité et adaptés à la sensibilité médiévale, semblent bien appuyer sur le rôle atemporel et universel de guide qui, inhérent à la figure de la mère, s'impose dialectiquement comme une dimension de l'altérité nécessaire du héros ou de l'héroïne du roman.

Catherine DESPRÈS

Université de Valladolid (Espagne)

7 — Cf. par exemple, Adler G., *Etudes de Psychologie Junguienne*.